

LA MAISON

Sur les hauteurs de Montreuil, la maison de Jacques Brissot recèle un fabuleux bestiaire humain inspiré par les maîtres de la peinture flamande. Un joyeux pandémonium qui reflète rêves et cauchemars de notre époque.

Par PHILIPPE BAUDOIN – Photos, ADRIEN DIRAND

DES POUPÉES

“**Tel l’Aga Khan** qui préleve son poids en or sur la masse de ses sujets, je récolte chaque année, depuis un demi-siècle, mon poids en images dans les magazines qui passent à ma portée. Je trie ces photos pour y traquer les traces de la folie et de l’injustice du monde, faisant ainsi sur le tas l’apprentissage de la ‘Civilisation de l’image.’” C’est en ces termes que Jacques Brissot résumait, quelque temps avant de disparaître en 2020, l’inlassable travail de création auquel il s’est adonné durant près de cinquante ans. À l’abri des regards, sa maison-atelier, qu’occupe aujourd’hui son épouse Évelyne, porte encore les marques de cet artiste iconoclaste. Vu depuis la rue, rien ne laisse présager l’existence d’un tel trésor. C’est seulement une fois franchie la porte d’un banal garage qu’il est possible de mesurer l’ampleur de l’œuvre de Brissot. Dissimulé derrière une façade envahie de vigne vierge, son atelier semble encore habité par la présence de son défunt propriétaire, comme si celui-ci pouvait à tout instant venir reprendre son travail laissé en suspens. Poupées désarticulées, jouets chinois sur les vide-greniers, magazines prêts à être découpés : Brissot mettait un point d’honneur à donner une seconde vie aux objets du quotidien en les mettant en scène dans ses créations.

Né en 1929, Brissot nourrit très tôt le rêve de devenir artiste. Dans les années 1960, il embrasse brièvement une carrière de réalisateur aux côtés de Pierre Schaeffer et produit plusieurs films expérimentaux pour le compte du prestigieux Service de recherche de la Radiodiffusion-télévision française. En l’amenant à manipuler quotidiennement l’image et le son, cette expérience éveille en lui le désir d’assouvir d’autres envies picturales, à une époque où le secteur audiovisuel connaît une expansion sans précédent.

L’HOMME À LA CAMÉRA

Après avoir fréquenté le milieu médiatique, Brissot décide de poser sa caméra sans toutefois abandonner sa passion pour le montage. L’image en mouvement cède ainsi la place aux photographies et aux dessins collectés dans la presse quotidienne et les magazines de charme que Brissot accumule frénétiquement. Soigneusement découpées et assemblées, les silhouettes de papier deviennent entre ses mains d’étranges chimères qui prennent forme grâce à sa pratique obsessionnelle du collage qu’il poursuivra jusqu’à la fin de sa vie.

De la même manière que la fameuse “*Pierre d’achoppement*” sur laquelle ●●●





... avait trébuché le facteur Cheval avait incité ce dernier à se lancer dans le chantier titanesque d'un Palais idéal, les événements de Mai 68 sont pour Brissot l'occasion d'une véritable révélation. Dévorant les livres de Guy Debord, Herbert Marcuse ou bien encore Marshall McLuhan, Brissot puise dans la pensée critique la matière qui lui permettra de dénoncer à son tour l'imposition de la "société du spectacle". Cette rencontre intellectuelle a sur lui l'effet d'un choc. À près de 40 ans, l'ancien réalisateur se découvre subitement une passion pour les arts plastiques. Dans le plus grand des secrets, Brissot y mènera jusqu'à sa 91^e année une vie presque

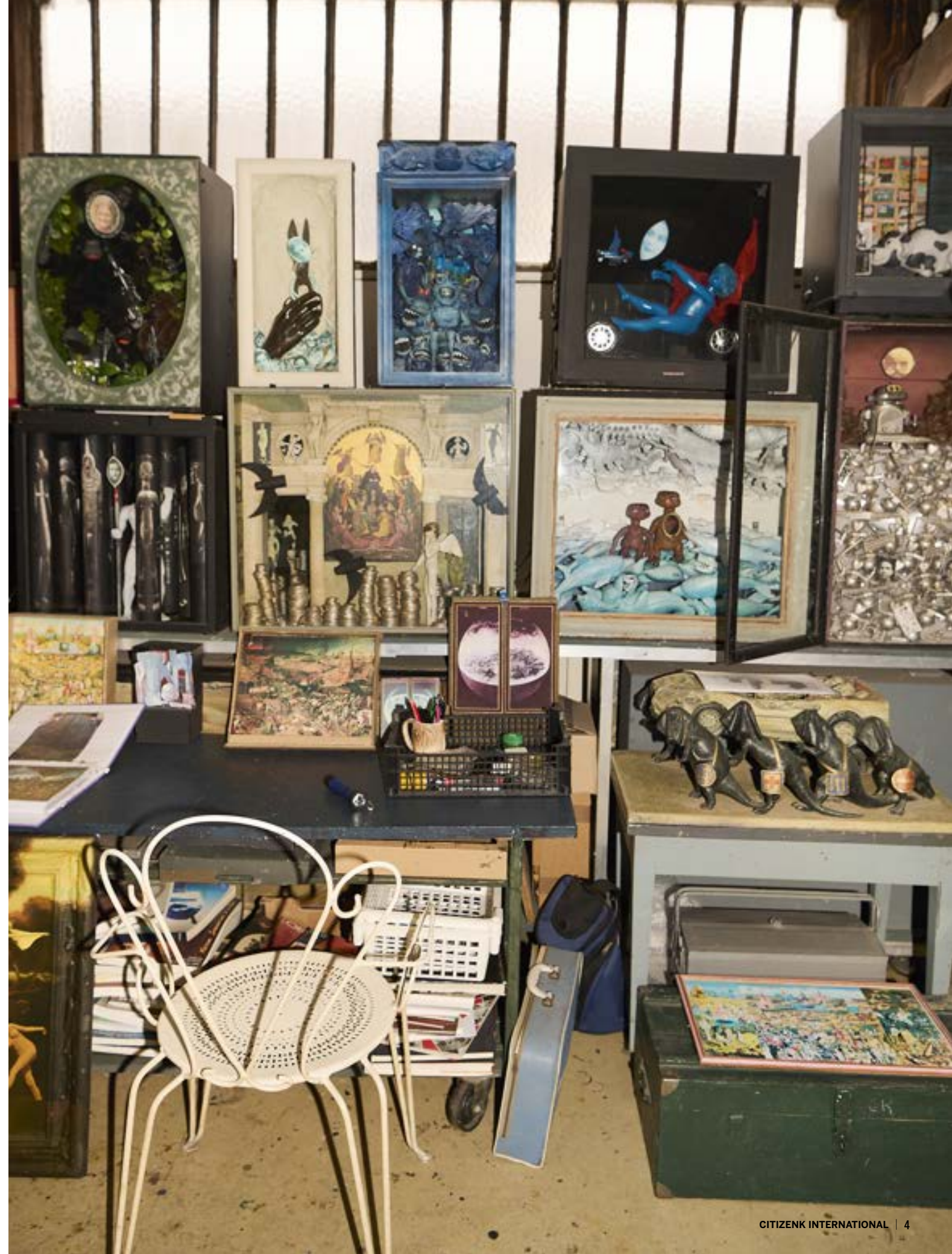
monacale en réalisant d'imposants retables surréalistes.

DYSTOPIES PLASTIQUES

L'atelier de Brissot ressemble à s'y méprendre à un véritable cabinet de curiosités. Installé au rez-de-chaussée de sa maison, il abrite ses œuvres les plus sombres, à l'instar de sa propre version de *La Porte de l'Enfer* de Rodin. Dissimulée dans l'un des recoins de son atelier, la sculpture impressionne tant par son aspect massif que par la solennité qui s'en dégage. Mais à y regarder de plus près, les hauts-reliefs de son œuvre sont en réalité constitués d'un curieux assemblage de poupées Barbie ...

Pages précédentes :
 ← Vue de l'atelier de Jacques Brissot
 Retable de Jacques Brissot, 1998, inspiré de celui de l'église de Marissel dans l'Oise. *Adoration du Veau d'Or* de Jacques Brissot, d'après Lucas de Leyde, 1988
 ↗ Jacques Brissot dans son atelier en 2004
 ↘ À l'entrée de l'atelier trône la *Porte de l'Enfer*, inspirée de *La Porte de l'Enfer* d'Auguste Rodin

← Vue de la chambre de la Maison Brissot.
 De haut en bas : *Écho et Narcisse*, d'après Nicolas Poussin, 1985. *Évelyne*, d'après la *Simonetta Vespucci* de Piero di Cosimo
 Quelques objets chimériques sur les étagères de Brissot, tels que le *Grille-Aspirateur*, 1998
 Détail du Retable de Jacques Brissot, 1998, inspiré de celui de l'église de Marissel dans l'Oise
 → *Panthéon*, série de boîtes-portraits animées réalisée par Jacques Brissot. De gauche à droite et de haut en bas : *Dian Fossey*, 2001. *Auto-Portrait*, 2008. *Louis Malle et Jacques-Yves Cousteau*, 2004. *Isadora Duncan*, 2001. *Jean Dubuffet*, 2015. *Jacques Kerchache*, 2002. *Mary Meerson*, 2001. *Steven Spielberg*, 2001. *Pierre Schaeffer*, 2001. *Tombeau*, 1998, d'après le tombeau de Philippe Pot





↑ La Vie des Saints, de Jacques Brissot, 1998

← Dans l'atelier de Jacques Brissot, sont exposés (à gauche) le *Retable*, inspiré de celui de l'église de Marissel. Au centre, *Nu descendant l'escalier* d'après Marcel Duchamp. *Matissage* d'après *La Danse* de Henri Matisse. À droite, *Le Jardin n°5*, d'après *Le Jardin des délices* de Jérôme Bosch

... et d'autres personnages en plastique que l'artiste a recouvert d'une épaisse couche de peinture grise. Avec les objets triviaux du capitalisme marchand, l'alchimiste Brissot parvient ainsi à fabriquer du sublime intemporel.

S'il est un trait distinctif du travail de Brissot, c'est bien celui d'un recours quasi systématique au collage. Or cette technique est délibérément rendue invisible. Brissot passe plusieurs heures à recouvrir ses œuvres de couches de colle et de vernis. Ces strates translucides leur donnent un aspect parfaitement lisse et laqué, proche de celui de Brueghel, Memling, ou bien encore Cranach qu'il admire tant. Mais qu'on ne s'y trompe pas : les œuvres originales qui lui servent de matrices ne sont pas des modèles mais des "machines à rêver". À l'instar de la révolte étudiante qui l'a profondément marqué, les tableaux de ses vieux maîtres recèlent les germes d'une contestation à venir, à condition d'en activer la puissance créatrice au moyen de la dérision et du détournement. Après les primitifs flamands, l'insatiable Brissot s'attaquera à l'œuvre de Titien, Ingres, Véronèse. Même Delacroix ne sera pas épargné !

De la cave jusqu'au grenier, la maison de Jacques Brissot correspond en tout point à ce fameux "corps d'images"...



← Vue de la salle de bain de la Maison Brissot, sur le mur est accroché *Le Repos de Diane*, d'après Pierre Paul Rubens

→ *Le Jardin n° 4*, d'après *Le Jardin des délices* de Jérôme Bosch

de scènes cocasses et absurdes dans lesquelles se côtoient Adam et Ève entourés de personnages de cartoons, les pyramides d'Égypte et les soucoupes volantes des films de science-fiction.

NUS GOTHIQUES ET CULS DODUS

Point de nostalgie chez Brissot lorsqu'il s'empare de l'œuvre de Bosch. Si le monde médiéval partage avec notre modernité des figures invariantes, Brissot ne s'y intéresse pas en tant qu'historien mais en cinéaste. Dans une profusion de femmes dénudées et de machines désarticulées, c'est le film de l'humanité qui s'y trouve projeté – dont les premières images se trouvent certainement dans les visions de Bosch. C'est peut-être là que réside la force de Brissot, celle avec laquelle il disait pouvoir “décrypter les lapsus visuels révélateurs” de notre société, en “mélangeant le sacré du musée au profane du kiosque, en remplaçant les nus gothiques par les culs dodus de la presse de charme et en insinuant les scoops de la guerre et de la misère dans les enfers de la peinture médiévale” ●

LA MAISON-ATELIER DE JACQUES BRISSOT
SE VISITE SUR RENDEZ-VOUS
jacques-brissot.com



... dont parlait Gaston Bachelard au sujet du rapport psychologique que nous entretenons à la domesticité. “On peut opposer la rationalité du toit à l'irrationalité de la cave”, remarquait le philosophe. Il y a de cela dans la demeure de Brissot. L'escalier qui relie les pièces obscures de son atelier au grand salon baigné par la lumière de la verrière dépasse de loin le simple élément de mobilier auquel on serait tenté de le réduire. Chez Brissot, il devient l'opérateur d'une expérience hautement poétique, qui permet à l'artiste, alternant alors entre ascension et descente, de joindre le terrestre au céleste. Or c'est probablement dans ce même mouvement physique que Brissot avait trouvé l'ins-

piration nécessaire à l'exercice de son art. S'il réservait son atelier à l'exploration des puissances souterraines de son âme, l'étage supérieur de sa maison était, semble-t-il, alloué à la contemplation des paradis perdus. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si Brissot a choisi d'y exposer sa réinterprétation du fameux *Jardin des délices*. Cet hommage personnel à l'œuvre magistrale de Bosch est à la mesure de l'admiration que lui vouait Brissot. Occupant tout un pan de mur du salon, le triptyque réalisé en 1972 résume à lui seul près d'un demi-siècle de création. Reprenant à sa manière le style du vieux maître flamand, Brissot y évoque le paradis, le séjour terrestre et l'enfer au moyen